

POLYSÉMIE DU VERBE « MANGER » CHEZ LES DAGARA DU BURKINA FASO : DESCRIPTION ET INTERPRÉTATION*

Penou-Achille Somé
École Pratique des Hautes Études, Paris

In Dagara, the most common translation for the verb *di* is 'eat'. Other translations, however, are: 'spend, take advantage of,' 'burn, wear out, hurt, be infected,' 'be named x, look like x, be x only by name,' and 'be topmost, reach the target, make good for a bad situation'. For each of these meanings, *di* always differs from its false-synonyms ('munch, blaze, wear, hurt, call, be or have, resemble, manage, make up for...'). We distinguish two main types, one where *di* is a verb of accomplishment, and one where *di* is a verb of state. The investigation reveals how grammatical structure fits with semantics as well as ethnological data, mainly through a constant valuation of the state of affairs by the Speaker. The article concludes by showing how all of the meanings can be united around a single common, abstract schema.

Les études antérieures (Delplanque 1986, Somé 1982, 1992) ont montré que le dagara,¹ langue voltaïque parlée au Burkina Faso, fait partie de ces langues dont le stock lexical est relativement faible en extension, mais extrêmement riche en compréhension, au sens où la plupart des mots connaissent une quantité d'usages métaphoriques ou métonymiques. J'ai choisi de développer ici le cas du verbe *di*

* Je remercie de tout coeur Profeseur Alain Delplanque qui m'a conseillé dans les multiples interprétations et qui m'a par ailleurs assisté pour la mise en forme de l'article.

¹ Il s'agit plus précisément du parler « wulé ». Je tiens à souligner que, malgré la parenté incontestable, ce parler présente des différences phonologiques, grammaticales et sémantiques, à la fois par rapport aux autres parlers dagara du Burkina (lobr, bɪrɸuɔr) et par rapport aux différents parlers « dagaare » du Ghana. L'acceptabilité ou la non-acceptabilité des énoncés présentés ci-dessous est valable pour le parler wulé.

qui mérite particulièrement d'être porté à l'attention des sémanticiens non habitués à cette langue. Ce verbe peut en effet se traduire, selon le contexte, par « manger », d'où l'idée de « dépenser, profiter, brûler, être usé, faire souffrir, être infecté ... », mais aussi, de manière plus surprenante, par « s'appeler » et de là « avoir les mêmes propriétés que x, ne ressembler à x que de nom » ou au contraire « atteindre l'excellence, atteindre son but, normaliser une situation », etc. Chacune des acceptions de *di* en dagara possède un terme proche (croquer, flamber, se lustrer, faire mal... être ou avoir, appeler, ressembler, réussir, réparer, etc.). Je me propose d'analyser ces acceptions tour à tour en montrant que *di* exprime toujours une valeur marquée par rapport à ses faux-synonymes.

Après une présentation sommaire du système verbal en dagara (1^{ère} partie), les parties 2 et 3 exposeront les différentes acceptions de *di* en tant que verbe de processus et les parties 4 et 5 les usages de *di* comme verbe d'état. Enfin, dans les parties 6 et 7, après avoir examiné plusieurs hypothèses, je proposerai une interprétation permettant d'embrasser la diversité des usages de ce verbe polysémique.

1. Propriétés grammaticales du verbe en dagara.

En dagara, un constituant verbal peut se présenter sous deux aspects, l'un non-marqué (aspect zéro), l'autre marqué ($-dv^2$: aspect inaccompli). La forme marquée caractérise un processus inaccompli (progressif ou habituel). La forme non-marquée, en elle-même, ne permet pas de concevoir le procès dans la durée : elle n'exprime qu'un événement ponctuel dans un récit ou dans l'injonction. Par ailleurs, ce constituant verbal peut être affecté ou non de l'actualisateur *-na* qui marque l'ancrage ou non dans la situation d'énonciation. Ce n'est que dans ce cas que l'aspect zéro prend la valeur d'accompli, ou plus exactement de parfait : « il a mangé ». Et la particule *-na* interviendra de manière significative dans l'une des acceptions de *di*.

² La voyelle $-v$ de $-dv$ est réalisée [e/ɛ], si la voyelle de la base est *i/i*, *e/ɛ*, elle est réalisée [o/ɔ] si la voyelle de la base est *u/u*, *o/ɔ*, ou si la base verbale, quelle que soit la voyelle de la base, est terminée par les consonnes $-g$ et $-b$; enfin, $-v$ de $-dv$ est réalisée [a] si la voyelle de la base est terminée par la voyelle *a*. Voir pour plus de détails Somé (1992, 2003).

- | | | |
|-----|---|---|
| (1) | u di
il manger
‘il mangea’ | u di -ná
il manger-ACT
‘il a mangé’ |
| | u di -de
il manger -INACC
‘il mangeait’ | u di -de -ná
il manger-INACC-ACT
‘il mange’ |

Par ailleurs, la conjugaison verbale en dagara ne connaît pas de flexions de voix. La diathèse n’est donc marquée que par la syntaxe de l’énoncé : on a la possibilité de prendre le patient comme sujet, à condition d’évacuer l’agent. Toutefois, ces propriétés générales du verbe en dagara permettent de distinguer des classes de processus. Avec les verbes d’activité pure, le patient ne peut être sujet que si le verbe est à l’aspect inaccompli et avec le sens d’une voix moyenne :

- | | | |
|-----|---|--|
| (2) | a. <i>Sujet agent</i>
ba pób -ná a bibiid
ils frapper-ACT les enfants | ‘ils ont frappé les enfants’ |
| | b. <i>Sujet patient</i>
*a bibiit pób -ná ³
*les enfants frapper-ACT | *les enfants ont été frappés |
| (3) | a. <i>Sujet agent</i>
ba ηmíε-de -ná gíl
ils jouer -INACC -ACT balafon | ‘ils jouent du balafon’ |
| | b. <i>Sujet patient</i>
gíl ηmíε-de -ná
balafon jouer -INACC-ACT | ‘le balafon, ça se joue’
(on ne fait pas n’importe quoi avec lui) |

Tandis qu’avec les verbes d’accomplissement,⁴ on a, en plus de la valeur moyenne à l’inaccompli, une valeur stative à l’aspect zéro :

³ Cette forme est acceptable au sens de « les enfants ont frappé », mais jamais au sens passif, car *pób* est un verbe d’activité pure. Alors qu’on pourrait avoir : *a bibiit gaal-na* = les enfants ont été couchés, car *gaal* est un verbe d’accomplissement.

⁴ La classification des verbes en états, accomplissements et activités est due à Vendler (1967).

- (4) $\text{u kaa -da -ná a ?ùlé}$ 'il casse la branche'
 il casser-INACC-ACT la branche
- $\text{a ?ulé káa -dà -ná}$ 'la branche se casse'
 la branche casser-INACC-ACT (ou est en train d'être cassée)
- (5) u ka -ná a ?ùlé 'il a cassé la branche'
 il casser-ACT la branche
- a ?ùlé ka -ná 'la branche est cassée'
 la branche casser-ACT

En dehors des processus, le dagara possède un certain nombre de verbes d'état qui sont incompatibles avec l'opposition aspectuelle accompli / inaccompli. La plupart des états sont invariablement à l'aspect-zéro, comme *caán* 'continuer' ; certains ne figurent qu'à l'aspect marqué, comme *miid-de* 'être acide'. On peut classer les acceptions de *di* selon que ce verbe traduit un processus ou un état.

2. Processus « di » avec un sujet animé.

On verra que le sujet n'est pas forcément agentif et que, quand il est agentif, son rôle est complexe. Mais, dans tous les cas, son caractère \pm animé joue un rôle crucial.

2.1. Avec un objet inanimé : « manger ». Quand il réfère à un processus, le verbe *di* appartient à la catégorie des accomplissements. Pour le démontrer, je vais comparer *di* au verbe *?wɔb* qui lui ressemble à certains égards, tout en se distinguant systématiquement de lui, puisqu'il s'agit d'un verbe d'activité. D'abord, ils n'ont pas exactement le même comportement vis-à-vis de la diathèse, quand le sujet syntaxique n'est pas l'agent. Avec *di*, à l'aspect zéro, on obtient alors une valeur stative. Avec *?wɔb*, cette tournure se rencontre plus volontiers avec une quantification de l'objet et traduit un processus accompli :

(6) a *sáab dí-ø -ná*
 le to di -ACC-ACT
 ‘le to est mangé’⁵

*a *sínbie - ʔwɔb-ø-á*

a *sínbie hâ ʔwɔb -ø -á*
 les arachides **toutes** croquer-ACC-ACT
 ‘toutes les arachides ont été croquées’

Cette différence n’est que l’une des manifestations des propriétés sémiotaxiques générales de nos deux verbes. Ils diffèrent quant à la nature du complément. Les locuteurs dagara⁶ définissent le verbe *di* par : « mettre objet en bouche pour l’avaler », et le verbe *ʔwɔb* par : « mettre en bouche, mordre et ensuite avaler ». Effectivement, avec *di*, l’objet mangé est directement absorbable, l’absorption est inhérente au concept. Avec *ʔwɔb* l’aliment n’est pas directement assimilable, son absorption demande un effort et n’est d’ailleurs pas garantie, car on peut dire (7a) mais pas (7b):

(7) a. *ʊ ʔwɔb -ø -á tí bá vɔl ε*
 il croquer -ACC-ACT et NEG avaler NEG
 ‘il a croqué, mais n’a pas avalé’

b. **ʊ di -ø -ná tí bá vɔl ε*
 il manger -ACC-ACT et NEG avaler NEG
 *‘il a mangé et n’a pas avalé’

Le complément de *di* est donc obligatoirement une matière pâteuse (le tô, pâte de haricot...). Au contraire, lorsque la matière absorbée est solide comme par exemple les arachides, le maïs, la viande, les ignames, les patates, le riz,⁷ etc., c’est le verbe *ʔwɔb* qui est préféré au verbe *di*. Ainsi on dira :

⁵ Le « to » est un mot d’origine diula et qui désigne le plat de base des Dagara : une pâte de mil, et non d’igname ou de manioc, qui se mange accompagné de sauce.

⁶ cf. l’enquête de Delplanque (1986).

⁷ L’autre parler dagara, le lobr, considère plutôt que le riz est pâteux et « se mange » (*ʊ di-dé-ní à muné* ‘il est en train de manger du riz’) et non se « croque » comme c’est le cas en wulé.

- (8) a b́ie did -de -ná sáab 'l'enfant mange du tô'
 le enfant manger -INACC-ACT pâte de mil
- (9) t̀i ʔwɔb -dɔ -ná sínbie 'nous mangeons des arachides'
 nous croquer -ACC -ACT arachides

Cette propriété occasionne une contrainte sur la sélection du sujet de *di*. En règle générale, on peut dire que, quand le mangeur est un animal, on n'utilise pas le verbe *di*. Pour les animaux domestiques comme le chat, les vaches, les chèvres, ou pour les animaux sauvages comme les hyènes, le lion, etc., le verbe « manger » se traduit par *ʔwɔb*, qu'il s'agisse de l'herbe ou de la viande, et *nyít* pour les petits animaux comme les agneaux, les cabris, etc. ; dans l'un et l'autre cas le verbe prend obligatoirement un complément d'objet :

- (10) a nááb ʔwɔb -dɔ -ná mʊɔn 'la vache broute l'herbe'
 la vache croquer-INACC-ACT herbe

De même pour dire : la hyène est en train de manger une chèvre, l'agneau est en train de manger de l'herbe, etc. Quelques animaux font exception cependant, soit parce qu'ils sont incapables de croquer (poules), soit parce qu'ils sont capables de manger sans croquer (chien) :

- (11) a. a núút d́id -de -ná kí 'les poules picorent le mil'
 les poules manger-INACC-ACT mil
- b. a báa d́i -de -ná sáab 'le chien mange du tô'
 le chien manger-INACC-ACT pâte de mil

Il va de soi que ces contraintes sont levées quand l'animal est personnifié, notamment dans les contes (l'araignée, l'hyène, le lièvre, le lion, etc.), c'est le verbe *di* qui est alors utilisé.

Finalement, ces deux verbes mettent en œuvre deux types différents de transitivité, car l'objet de *di* peut être sous-entendu, tandis que l'objet de *ʔwɔb* ne peut être sous-entendu que s'il peut être inféré dans le contexte :

- (12) a. à bibiit dí -de -ná
 les enfants manger -INACC-ACT
 ‘les enfants sont en train de manger’

*à bibiit ʔwób-dɔ-ná

- b. u dé -ø -n á sínbie ʔwób
 il prendre-ACC-ACT les arachides croquer
 ‘il a pris les arachides et les a croquées’

Ceci veut dire que l’objet de *di* va de soi. De plus, la nourriture générique est désignée par *bón-dîd-d-í* et non par *bón ʔwób-d-í*.⁸ Cette transitivité spécifique va de pair avec un sémantisme spécifique et plus précisément une différence de finalité. Quand il est intransitif, le verbe *di* réfère à un acte socialisé (il a mangé = il a pris son repas) et vital (il est rassasié). Le nom verbal *di-b* désigne le moyen de subsistance et par métonymie la vie. Voici un exemple qui apparaît dans le discours du griot à propos du chasseur :

- (13) a ba tamb mígd ʔi -ø -ná bà dí-b
 le leur arc corde faire -ACC-ACT leur fait de manger
 ‘la corde de leur arc constitue leur moyen de subsistance’

Alors que *ʔwób* n’exprime qu’un acte de consommation, voire d’épuisement, dont il est possible de critiquer l’inutilité. Il s’agit d’un verbe d’activité pure, et non d’un accomplissement :

- (14) a fúu ɲand foun da libíe n-á fú ʔwób
 le pagne ce toi-que acheter argent c’est tu croquer
 ‘le pagne que tu as acheté c’est de l’argent que tu as croqué’
 (c’est de l’argent que tu as dépensé bêtement)

Le verbe *di* est possible avec le sens de « dépenser » mais, contrairement à *ʔwób*, il marque que la dépense est utile au sujet :

⁸ Littéralement : « chose-manger-able-pluriel » et « chose-croquer-able-pluriel ».

- (15) a. *u did-de -ná libíe a níbe ʔyáng*
 il di -INACC -ACT argent les personnes pour
 ‘il dépense de l’argent au service des gens’
- b. *a dába ba dī-ø a libíe é*
 le homme NEG di-AOR le argent NEG
 ‘l’homme n’a pas dépensé l’argent’ (il ne l’a pas utilisé)

Une dernière précision à apporter est que, lorsque l’on absorbe la pâte de mil sans l’accompagner de sauce, on utilise le verbe *ga* à la place du verbe *di* qui, lui, suppose toutes les conditions favorables à l’absorption:

- (16) *a bíe gáa -da -ná sáab*
 l’ enfant manger-INACC-ACT pâte de mil
 ‘l’enfant mange la pâte de mil sans sauce’

En revanche, la sauce n’est jamais « bue », mais elle est « mangée », car dans la pratique des Dagara, elle accompagne normalement le plat de base, le *to*. L’énoncé (17) peut être une simple invitation à manger le *to*, par métonymie. Mais il peut aussi avoir son sens littéral, malheureusement. En effet, durant la période de soudure (juin-août), beaucoup de familles se nourrissent exclusivement de la sauce sans la pâte de mil du fait de la rupture des vivres (mil, maïs, etc.) :

- (17) *yé wa dī ztɛd* ‘venez manger la sauce’
 vous venir manger sauce

Cette finalité explique un premier type d’usage figuré, où la métaphore porte, non sur le verbe *di* lui-même, car il signifie bel et bien « manger », mais sur l’énoncé complet : c’est l’acte de consommation qui prend une valeur symbolique ou mythique dans la société dagara, en référant aux responsabilités parentales vis-à-vis de leurs enfants ou réciproquement. En donnant aux parents les parties du gibier tué désignées ci-dessous, l’enfant se met en conformité avec la règle sociale, et les parents reconnaissent l’appartenance de ce dernier à la grande famille ancestrale. Quand le fils a tué un gibier, la croupe revient à sa mère, les pattes reviennent à son père :

- (18) a. *saan díd -de -ná bóngbɛɛ* ‘le père mange les pattes’
 le père manger-INACC-ACT pattes
 (c’est au père qu’appartiennent les pattes du gibier tué par le fils)

Lorsque l'on tue une vache à la maison, c'est à l'aîné de la famille que reviennent les bouts de pattes de l'animal. Les responsabilités dans ce contexte sont les mêmes que celui du père qui reçoit les pattes du gibier tué par le fils : l'aîné est responsable de la gestion de la maison et donc de tous ceux qui y habitent.

Ceci montre qu'en dagara, le verbe *di* ne veut pas dire simplement « absorber » car cet acte est toujours orienté en fonction d'une norme, non seulement physiologique ou culinaire, mais également sociale et cet acte s'inscrit dans un espace centré sur l'Homme. Cette valorisation inhérente à *di* éclaire la plupart de ses usages figurés.

2.2. Avec un objet animé : emplois métonymiques. Si *di* est suivi d'un complément animé, celui-ci renvoie implicitement aux propriétés de ce complément. Ce genre d'énoncé met en avant les responsabilités sociales :

(19) \cup di -de -ná a ù saan
 Il/elle manger-INACC-ACT le son père
 'il absorbe (les biens qui lui sont procurés par) son père'

On pourrait dire de la même façon : il absorbe (les biens qui lui sont procurés par) son fils ; l'enfant bénéficie de (les acquis matériels procurés par) son oncle maternel, etc. Précisons cependant que cette métonymie est possible, même quand il n'existe pas de lien de parenté entre le sujet et l'objet :

(20) tu did-de -ná Pénù á dàa púo
 nous di -INACC-ACT Pénù le marché dans
 'nous jouissons de la générosité de Pénù au marché'

Mais cet énoncé repose néanmoins sur une relation sociale forte, Pénù étant ici un ami généreux. Inutile de préciser que ces usages excluent toute idée d'anthropophagie. En revanche, les Dagara, croient fortement en l'existence de sorciers et de sorcières qui sont censés « manger » des âmes humaines. Mais justement, quand ils veulent traduire ce concept, ils abandonnent la base verbale *di* au profit de la base *ɓwɔb* 'croquer' ou *nyóg* 'attraper'.⁹

⁹ Ici, « croquer » marque la croyance dagara selon laquelle les sorciers mangent l'âme de leur victime.

- (21) a. a súɔbɔ ʔwɔ́b -ø -á ù b́íe
 le sorcier croquer -ACC-ACT son enfant
 'le sorcier a croqué son enfant' (il a tué son enfant par envoûtement)
- b. a súɔbɔ nyɔg -ø -ná ù ṕóg
 le sorcier attraper-ACC-ACT sa femme
 'le sorcier a jeté un sort mortel à sa femme'

Ce que nous avons dit plus haut de la finalité du verbe *ʔwɔb* « croquer » (par rapport à *di*) montre clairement que la sorcellerie est une pratique condamnable, contre nature et qui détruit l'individu et le tissu social.

2.3. Avec un objet abstrait : emplois métonymiques. Le verbe *di* peut être suivi d'un nom abstrait référant à une action mauvaise ou dangereuse. Dans ce cas, *di* se rapporte à une cérémonie spécifique durant laquelle on fait « manger » un certain type de plat ; ce rituel ne concerne pas la relation parentale, mais prend une valeur propitiatoire. Ainsi, dans l'exemple (22), le *ziɛn* est consommé par celui qui a commis un meurtre. Une consommation dont le but est, dit-on, d'une part, de se prémunir des dangers de vengeance déployés par l'âme de la victime, et d'autre part, de se mettre en règle vis-à-vis de la société par cette cérémonie également considérée comme rituel de ré-insertion :

- (22) a. dába dí -de -ná źíɛn
 l' homme manger-INACC-ACT acte meurtrier
 'l'homme est en train de se prémunir du meurtre qu'il a commis'

Dans l'énoncé (23), le *tulo* ou « inversion » (cf. Somé 1992) est aussi un rituel durant lequel le patient mange un certain type de plat qui lui permet de s'affranchir des règles sociales en établissant un rapport de plaisanterie entre lui et les ancêtres : il peut désormais abuser des biens de la famille sans être sanctionné par les ancêtres.

- (23) a. dába dí -ø -ná túlò
 l' homme manger-ACC-ACT rituel d'inversion
 'l'homme est en train de se livrer au rituel d'inversion'

Dans l'exemple (24), le *bɔg* 'trou, tombe' est un nom concret mais qui réfère à la tâche du fossoyeur. Celle-ci occasionne un autre type de repas organisé

à la suite d'un enterrement et dont le but est de prévenir tout danger pouvant émaner de l'âme de celui que l'on vient d'enterrer.

- (24) *ti dí -de -na bòg*
 nous manger-INACC-ACT le (rituel du) trou
 'nous mangeons le trou'
 (nous mangeons le repas organisé après l'enterrement)

2.4. Avec un objet animé : emplois métaphoriques. Lorsque l'objet est un humain non-responsable, la métonymie se combine à la métaphore, car alors il n'est plus question de manger, contrairement à ce qu'on a vu en 2.1, 2.2 et 2.3. Les exemples de ce type montrent que *di* peut impliquer aussi bien une charge qu'un profit et nous introduisent à la conception de la vie des Dagara, conception qui admet un échange d'enfants entre un fils aîné et son frère cadet.

- (25) *u di -de -ná à u kpéén bíe*
 il manger-INACC-ACT le son grand frère fils
 'il a hérité du fils de son frère aîné (selon la coutume)'

Il ne s'agit pas d'une « adoption d'enfant » au sens occidental du terme, à savoir lorsqu'il y a, d'une façon ou d'une autre, une rupture avec les parents biologiques. Le verbe *di* est réservé au cas particulier de l'adoption d'un enfant du frère décédé.¹⁰ En pareille circonstance, chez les Dagara, chacun est amené à traiter les orphelins de son frère exactement comme ses propres enfants. L'énoncé (25) signifie ainsi : il mange à vie les « attributs » de l'enfant, et en conséquence, il devient socialement responsable de lui à l'instar de son propre enfant: il doit l'éduquer, l'initier aux choses de la vie, le marier, etc. ; en retour l'enfant adopté assume toutes les responsabilités d'un fils vis-à-vis de son père.

2.5. Avec un objet inanimé : emplois métaphoriques. Dans les exemples du type « pardon », on a un usage métaphorique du verbe *di* car on n'absorbe aucun plat. De plus, on a un usage métonymique de l'objet, le cœur désignant ce qu'on a sur le cœur. Pardonner, c'est résorber ce qu'on a sur le cœur. Cela dit, la finalité du pardon est comparable à celle des exemples précédents, car cette notion contient bel et bien l'idée de normalisation ou d'annulation du mal, comme on l'a vu pour « manger le meurtre ou le trou ».

¹⁰ Dans les autres cas d'adoption, le verbe utilisé est *póli* 'prendre en héritage'.

- (26) a dába dí -de -ná súgd kud -dò ú
 l'homme manger -ACC-ACT cœur donner -INACC lui
 'l'homme est en train de lui pardonner'

Les emplois métaphoriques 2.4 et 2.5 introduisent donc une variable importante car ils montrent que, même en l'absence d'absorption alimentaire, *di* marque toujours le centrage de l'activité humaine autour d'une norme. Les sous-parties 2.3, 2.4 et 2.5 ont en outre ceci de particulier que *di* marque une normalisation, c'est-à-dire la réparation ou la compensation d'une situation condamnable ou malheureuse.

2.6. Avec objet abstrait : emplois métaphoriques. Le complément peut être un nom abstrait exprimant un état, souvent dérivé d'un nom concret, contrairement à celui de 2.3 qui exprimait une action. Dans ce cas, il ne s'agit plus de « manger », mais l'objet exprime un jugement de l'énonciateur sur le comportement du sujet. Voyons d'abord en quoi cette qualification se distingue des autres tournures attributives, notamment la plus courante avec *ɲ* « être, faire » :

- (27) a. ɔ did -de -ná gàndaa-lú
 il di -INACC -ACT brav -oure
 'il « mange » la bravoure' (il est vraiment brave)
- b. ɔ ɲɪd -dɛ -na gàndaa-lú
 il faire-INACC -ACT brav -oure
 'il pose des actes de bravoure'

Il faut d'abord noter que le verbe *ɲ* a une distribution très large et un sémantisme faible. Quand il est intransitif, il est l'hyperonyme de tout verbe d'action : *bonnú n-ó fú ɲd-d ɛ ?* 'qu'est ce que tu fais?' Suivi d'un nom concret, il marque une simple identification (l'enfant est un garçon, l'objet est en bois). Suivi d'un adjectif, il traduit l'état du sujet (l'animal est trapu, cet homme est mauvais) à l'aspect zéro ou son devenir à l'aspect inaccompli. Alors que *di* ne peut pas être suivi d'un adjectif :

- (28) a. a kpadú ɲɪ -ná zìɛ 'l'habit est rouge'
 l'habit être-ACT rouge
- a kpadú ɲɪd-dè -ná zìɛ 'l'habit devient rouge'
 l'habit être-INACC-ACT rouge

- b. *a kpadú dî-ná zìε
 *l' habit di -ACT rouge
- *a kpadú dîd-de -ná zìε
 *l' habit di -INACC-ACT rouge

En fait, conformément à sa nature (cf. 2.1), *di* n'est ici compatible qu'avec les abstractions qui impliquent un accomplissement. D'une part, ce qui est évalué avec *di*, ce n'est pas tant le sujet lui-même que son activité. Celle-ci est un procès implicite, mais qui apparaît dans le contexte ; par exemple, il mérite l'appellation de « brave » pour avoir osé partir à la chasse sans fusil ou avoir affronté le lion et l'avoir tué avec un simple gourdin. D'autre part, et surtout, il exprime, non une simple qualité, mais l'excellence dans cette qualité : il a atteint le plus haut degré, il a fait tout ce qui est nécessaire pour mériter le titre de « brave ». Autre exemple :

- (29) a dába dí-de -ná náalù 'Cet homme mange la richesse'
 l' homme di -INACC-ACT richesse

Il mérite d'être appelé « riche », par exemple, pour être capable de donner tant de cadeaux ou de dépanner financièrement tous les nécessiteux qui se présentent à sa porte. Dans certains cas, l'opposition ?i versus *di* correspond clairement à celle qui existe entre la qualité pure et l'occurrence contingente :

- (30) a. fù did-de -ná n dânsíε
 tu di -INACC -ACT mon témoignage
 'tu assumes pleinement le témoignage en ma faveur'
- b. fù ?i -ø -ná n dânsíε sob
 toi faire -ACC-ACT mon témoignage-proprétaire
 'tu me sers de témoin'
- *fù ?i-ø-ná n dânsíε

Avec ce genre de notion, si on utilise le verbe ?i 'faire' à la place de *di* comme c'est le cas en (b), il faut alors associer à *dânsíε* le terme *sob* qui signifie « propriétaire de », à défaut de quoi, l'énoncé n'est pas valable.

Dans ces exemples, le verbe *di* nous introduit à l'intérieur du domaine notionnel, tandis qu'avec ?i, le morphème *sob* atteste que le témoin n'est pas le témoin « par excellence », mais qu'il est seulement utilisé comme simple occur-

rence de témoin, un témoin quelconque. Corollairement, le jugement exprimé par *di* a pour effet de surpasser tous les concurrents possibles ; cet effet particulier est obtenu lorsque *di* est suivi du nom concret correspondant au dérivé abstrait :

- (31) Pɛnu ʔi -ná gàndaa 'Pénou est un brave'
 Penou être-act brave
- Pɛnu di-ø -ná gàndáa 'Pénou est le brave des braves'
 Penou di-ACC-ACT brave

Le premier énoncé traduit une simple attribution; alors que l'énoncé avec *di* présente le sujet comme cas unique, ce qui, d'ailleurs, peut être perçu comme une forme de provocation aux yeux des autres.

Par ailleurs, le statut qualificatif de l'objet abstrait a une conséquence importante sur la valeur axiologique de l'énoncé. Dans les paragraphes précédents, en effet, j'ai montré que *di* impliquait toujours une valorisation de la part de l'énonciateur : l'objet étant considéré comme bon, favorable pour le sujet et approuvé par la Société. Or, ici, la valeur axiologique est inhérente à l'objet et peut, de ce fait, être positive ou négative, favorable ou défavorable, laudative ou péjorative. Soient les exemples suivants :

- (32) a dába dí-de -ná sùɔn
 l' homme di -INACC-ACT sorcellerie
 'l'homme mange la sorcellerie'
 (l'homme est en train de poser des actes propres aux sorciers)

Par exemple : il faut être sorcier pour pénétrer dans cette forêt dangereuse en pleine nuit, ou pour grimper cet arbre de dix mètres sans l'usage d'une corde. De même, on dirait que quelqu'un est en train de manger le drame (*yéng* s'il continue à se piquer avec des flèches empoisonnées ou s'il se permet de boire du pesticide).

On pourrait multiplier les exemples avec le complément *folú*, l'inconvenance : *l'homme se comporte comme un « sagouin »* puisqu'il se permet de détourner la femme de son frère ou de son cousin, ou s'il refuse de fournir la dot de sa belle-fille parce qu'il a dilapidé tous les biens de la famille. Ou encore avec le complément *pólú*, la vantardise, si le sujet se permet de changer de tenues vestimentaires deux fois par jour, ou s'il se permet d'attirer l'attention des gens sur son habillement. L'exemple suivant est doublement métaphorique, puisque

« manger la saleté » veut dire « effectuer une tâche repoussante ». En l'occurrence, il s'agit de déterrer un mort, dont on sait qu'il est en décomposition.

- (33) a dába dí-de -ná dègd
 l' homme di -INACC-ACT saleté
 'le fossoyeur est en train d'effectuer un sale boulot'

Voici une brève explication : dans le mois de mai, en 2004, on a enterré un homme, dans un village au sud-ouest du Burkina Faso, avec ses vêtements comme il est usuel de le faire. Or une sécheresse qui a sévi dans cette période a été interprétée par les prêtres traditionnels comme étant liée au mort enterré un mois plutôt. Selon eux, cet homme — dont le grand-père appartient à la grande famille qui se réclame comme descendant du dieu de la pluie — ne devrait emporter avec lui aucun tissu dans la tombe. On a donc ordonné séance tenante que le corps soit déterré et les habits ôtés avant de procéder à un deuxième enterrement. Voilà ce que les Dagara considèrent comme le *dègd*. Il va de soi que cette situation a exigé ensuite que le fossoyeur « mange le trou », au sens réparateur que nous avons décrit en (2.3).

Certains noms d'état sont ambigus et peuvent être valorisés différemment selon le contexte. Ainsi le mot *dabló* signifiant à la fois la gente masculine et la virilité, l'énoncé suivant pourra être interprété comme élogieux à l'aspect zéro :

- (34) Pɛnʊ dí-ø -ná dàbló
 Pɛnʊ di-ACC-ACT virilité
 'Pɛnʊ a mangé la virilité' (il mérite vraiment d'être appelé « homme »)

Mais à la forme inaccomplie *a dába dí-de-ná dàblo* cet énoncé peut devenir péjoratif, le sujet étant jugé comme quelqu'un qui s'affiche pour faire montre d'une force virile et brutale.

Un cas particulier intéressant est celui où *di* a pour complément le nom abstrait *nʊn*, (plaisir, saveur). Les Dagara refusent en principe d'utiliser ce même verbe avec le mot *túo* 'souffrance', le contraire de *nʊn*. Dans ce contexte, les Dagara préfèrent le verbe *won*, qui signifie en fait « entendre »¹¹ et est glosé ci-dessous par « ressentir » :

¹¹ Exemple :

n won -o -ná a fʊ ʔyeto
 je entendre- ACC-ACT la ta parole
 'j'ai entendu ta parole' en fait 'j'ai compris tes propos'.

- (35) a. a dába dí-de -ná nùon
 l' homme di -INACC-ACT ce qui est bon
 'l'homme éprouve un vif plaisir'
 *u di-ø-ń tuo
- b. u won -ø -ń túo
 il entendre-ACC-ACT souffrance
 'il a souffert (il a ressenti la souffrance)'

On peut dire aussi *won nùon*, le sujet passif éprouvant quelque chose d'agréable venant de l'extérieur. Alors qu'avec *di nùon*, le sujet est actif et prend plaisir à ce qu'il fait volontairement. On peut donc penser que *won túo* c'est ressentir une souffrance qui a été imposée de dehors (le mauvais sort, la nature, les esprits, etc.) à l'individu et que pour cette raison la langue rejette *di túo* qui laisserait croire que non seulement l'individu accepte volontiers sa souffrance mais qu'il a pris en plus sur lui le désir de vivre cette souffrance, ce qui serait incompréhensible. Cela ne signifie pas que l'expression *di túo* n'existe pas en dagara. C'est en fait une expression qui est aussi disponible dans la langue mais avec une signification totalement différente :

- (36) tá wà di túo wáa-dà ká é
 NEG modalité di souffrance venir-INACC ici NEG
 'ne te donne pas la peine de venir ici'

Cette expression est toujours associée à une négation et prend le sens de « se donner la peine de, se fatiguer pour réaliser telle ou telle action » : le verbe *di* exprime donc une activité volontaire pour atteindre un but. Par conséquent, *di* est caractérisé par deux effets contradictoires : (i) le sujet est récepteur de l'objet, soit parce qu'il l'absorbe, soit parce que l'énonciateur lui attribue une propriété : (ii) le sujet est actif et il est la cause d'un changement d'état. Mais on s'apercevra que le second effet est contingent.

3. Processus « di » avec un sujet inanimé.

Si le sujet est inanimé, on doit s'attendre à une modification de la visée, dans la mesure où une chose n'est pas dotée de volonté : d'une manière générale, lorsque *di* a un sujet inanimé, l'énoncé prend un sens détérioratif. De plus, s'il s'agit d'un processus, l'objet est lui aussi inanimé. L'effet métaphorique est évident.

cette perspective, la route, les lames du balafon ne seraient pas tant les causes que les lieux de l'usure. Alors que le feu est un phénomène complexe : d'une part, il est une puissance, donc un véritable agent, même s'il n'est pas doué de volonté ; mais d'autre part, si le dagara peut concevoir le feu en lui-même, il sait aussi que le feu a besoin de consumer quelque chose pour brûler (*nyig vuun* 'allumer le feu'). C'est en ce sens que *di* intervient pour appréhender un phénomène intrinsèquement relationnel qu'on trouve avec une minorité de verbes dagara : rencontrer, prêter (emprunter), têter (allaiter).

Effectivement, quand *di* veut dire « brûler », les deux termes S et O ont le même statut [concret] et [-animé], ce qui permet la réversibilité syntaxique de la relation, même si le statut agent-patient reste constant.

- (43) a. a kpadú dî-de -ná vùun
 l' habit di -INACC-ACT feu
 'l'habit est en train de prendre feu'
- b. a kpadú dî-∅ -ná vùun
 l' habit di -ACC-ACT feu
 'l'habit a pris feu'
- (44) a. a púo dî-de -ná vùun
 le champ di -INACC-ACT feu
 'le champ est en train de prendre feu'
- b. a púo dî-∅ -ná vùun
 le champ di -ACC-ACT feu
 'le champ a pris feu'

Cette équivalence de statut s'observe également lorsque *di* est intransitif avec un sens analogue. Le sujet peut être le patient (l'habit, le bois, le champ, et) avec l'agent « feu » sous-entendu :

- (45) a kpadú did -de -ná 'l'habit est en train de brûler'
 le habit di -INACC-ACT

4. Etat *di* avec un sujet animé.

Examinons à présent les usages où *di* n'est pas compatible avec l'inaccompli. Le verbe *di* donne alors au prédicat une valeur stative, quasi-adjectivale. Le sujet alors n'est plus « agent », mais possesseur ou attributaire d'une qualité ou d'une

propriété. Toutefois, avec le verbe *di*, la visée demeure irrémédiablement mais elle est assurée par un agent extérieur qui est l'énonciateur.

4.1. L'objet est un nom propre. Le nom individuel est la trace d'une énonciation première, par laquelle un père, une mère ou un ancien a attribué le nom à l'individu à sa naissance. Voici comment dire « S s'appelle O » en dagara :

(46) a. a sáanna dī-∅ -ná ká bangna 'l'étranger s'appelle Bangna'
l' étranger di-ACC-ACT que Bangna

*a sáanna did-de-ná ká bangna

b. a ɔ yúod dī-∅ -ná ká Pɛnɔ 'son nom est Pɛnɔ'
le son prénom di -ACC-ACT que Pɛnɔ

*a ɔ yúod did-de-na ká Pɛnɔ

Comme on le voit en (b), plus souvent, le sujet humain est déterminé par le mot *yúod* qui signifie « prénom ». En voici une illustration :

Ce *ka* est la trace d'une énonciation première. C'est en effet ce connecteur qui permet d'introduire les propositions complétives¹² : il dit que, il veut que, il demande si... Par exemple :

(47) dɔnlɔɔn yel -∅ -ná **ká** a saa na wá -∅ -ná
Dɔnlɔɔn dire -ACC-ACT **que** la pluie FUT venir-ACC-ACT
'Dɔnlɔɔn a dit qu'il va pleuvoir'

D'une certaine manière, ce connecteur fait donc de *di* un verbe d'énonciation. De fait, la dénomination renvoie systématiquement à une énonciation extérieure, dont le sujet a fait l'objet : S a reçu O d'un énonciateur. Il arrive que l'on sous-entende le verbe *di*, la relation prédicative étant cette fois assurée par le seul relateur *ka*.

(48) a ɔ yúod **ka** Pɛnɔ 'il s'appelle Pɛnɔ'
le son nom **que** Pɛnɔ

¹² Un lecteur anonyme me signale qu'en dagaare (Ghana), ce *ka* n'apparaît que dans ce contexte complétif, alors qu'il n'apparaît pas dans les cas précédents (46 a, b). Mais je souligne qu'en wulé et aussi en lohr, l'absence de *ka* donne une toute autre signification qui sera présentée en (50).

Le caractère non-agentif du sujet apparaît lorsqu'on compare ce genre d'expression avec le verbe paraphrastique *bɔɔl*, appeler quelqu'un :

- (49) ti bɔɔlɔ -ná à b́ie ʔland ka gòba
 nous appeler-INACC-ACT l' enfant ce que gòba
 'nous appelons cet enfant « Goba » (le Gaucher)'

« Goba » est ici un surnom que nous donnons à l'enfant. Avec *bɔɔl*, le sujet est constructeur de la prédication et il est l'énonciateur interne à la relation prédicative. Tandis qu'avec *di*, le sujet est le récepteur de la prédication construite par un énonciateur externe à la relation prédicative. De ce fait, l'appellation en *di* est une propriété intrinsèque (énonciateur externe), celle avec *bɔɔl* est contingente, voire contestable (énonciateur interne).

Il arrive cependant que le sujet coïncide avec l'énonciateur: X prend volontairement le nom Y. Voici des énoncés ci-dessous qui illustrent ce phénomène de changement de prénom :

- (50) a. ba fa d́iná a ywée
 ils tous di-ACTles prénoms
 'ils se sont tous donnés des prénoms'

*ba fa did-**de**-na

- b. ɔ yó -ø -ná ti ɔ bá d́i yúod é
 il voyager-ACC-ACT et il NEG di- prénom NEG
 'il a voyagé mais il n'a pas changé de prénom'

On remarque dans ce cas, que le connecteur *ka* disparaît, de la même manière que dans les complétives dont le sujet est identique à celui de la principale :

- (51) a. *n b́ób -da -na ká n cend *'je veux que je parte'
 *je vouloir-INACC-ACT que je partir
 b. n b́ób -da -na céndú 'je veux partir'
 je vouloir-INACC-ACT le fait de partir

Le contexte du changement de nom (sans *ka*) peut se décrire comme suit : entre l'âge de 18 à 20 ans, au lendemain des indépendances, les paysans dagara se rendaient — le phénomène étant aujourd'hui fortement ralenti du fait des pertur-

bations socio-politiques en Côte d'Ivoire — dans les plantations des pays côtiers (le Ghana, la Côte d'Ivoire) et, après un séjour de quelques années, ils revenaient au village en adoptant un nouveau *yúod* ou prénom. Cette adoption de nouveau nom est vécue comme un rite de passage de la jeunesse à la vie adulte : n'avoir pas voyagé une fois dans sa jeunesse est une preuve d'incompétence, ce qui ne manque pas de provoquer les railleries des camarades de la même classe d'âge et même de la société.

Il ne faudrait pas confondre ce changement de prénom avec une autre situation que l'on peut décrire par la glose : « acquérir de la popularité, de la réputation ». Dans un tel cas, les Dagara abandonnent le verbe *di* au profit du verbe *tɛd* 'posséder', ou *pɔ́g* 'acquérir, avoir'. Ainsi pour dire que quelqu'un a acquis de la popularité, les Dagara préfèrent les énoncés suivants :

- (52) a. $\text{ɔ } tɛd \text{ -}\emptyset \text{ -ná } yúod$ 'il a une réputation (il est populaire)'
 il avoir-ACC-ACT nom
- b. $\text{ɔ } pɔ́g \text{ -}\emptyset \text{ -ná } yúod$ 'il a acquis une réputation'
 il trouver-ACC-ACT nom

La différence avec *di* est qu'ici l'énonciateur n'est pas le sujet, mais la communauté qui reconnaît la valeur du sujet et les services qu'il a rendus. De plus, le nom *yúod* prend le sens métaphorique de « réputation », celle-ci pouvant s'étendre au-delà de la communauté et des frontières du village : *a ɔ yúod yí-ø-ná son nom est sorti (il est populaire, il a de la réputation)*.

4.2. Avec un nom abstrait. Examinons à présent un cas de figure hybride. D'une part, la construction est ici normalement intransitive. D'autre part, le sujet est normalement un nom verbal, qui n'est pas formellement un sujet inanimé mais qui, par métonymie, renvoie à un agent animé. Et cette construction exprime la valorisation d'un accomplissement, sans que l'on se préoccupe du processus qui a permis ce résultat.

Un premier exemple est celui de *gba* qui veut dire « jouer pour de l'argent ». Le nom verbal *gbáng* désigne un jeu qui consiste à lancer en l'air quatre cauris dont les positions gagnantes sont les suivantes : deux des cauris doivent être tournés vers le ciel et les deux autres tournés contre le sol ; ou encore, il faut que les quatre cauris soient tous tournés vers le ciel ou tous tournés contre le sol. Lorsque l'on veut saluer un joli coup ou la victoire d'un joueur, on dit :

- (53) a. $\text{u gbáŋg dí-}\emptyset$ -ná ‘son jeu a gagné, il a fait un joli coup’
 le son jeu di -ACC-ACT

*a u gbáŋg díd-de-ná

Avec ce verbe-là, l’agent animé ne peut être sujet : * u di-ná gbáŋg (*‘il a gagné le jeu’). Un autre cas intéressant est celui du verbe ʔyɛt qui, en lui-même, veut dire « parler », mais qui, sous forme nominale ʔyɛt-u introduite par di , exprime l’excellence de la parole et l’idée qu’un certain but est vraiment atteint. Comparer :

- (54) a. u ʔyɛt -dɛ -ná ‘il parle’
 il parler-INACC-ACT
- b. $\text{u ʔyɛt -}\emptyset$ -á báat ‘il a fini de parler’
 il parler-ACC-ACT finir

Contrairement au cas précédent, on peut cette fois avoir l’agent humain en position sujet. Justement parce que ʔyɛt , contrairement à « jouer », est un verbe d’énonciation. La différence entre (55a) et (55b) est que le second valorise le sujet-orateur alors que dans le premier, c’est le contenu du propos qui est valorisé :

- (55) a. a u ʔyɛtu dí - \emptyset -ná ‘il a raison’
 la sa parole di -ACC-ACT
- *a u ʔyɛtu did-de-ná
- b. $\text{u di-}\emptyset$ -ná ʔyɛtu ‘il a prononcé le verdict, il a raison’
 il di -ACC-ACT parole

Le jugement de valeur est prononcé à l’adresse d’un interlocuteur collectif : pour gbáŋg , il s’agit des joueurs et du public ; pour ʔyɛtu , c’est l’assemblée des anciens. Et la scène se déroule en présence des spectateurs qui sont juges : il peut s’agir d’un arbitre dans le cas de gbáŋg ; pour ʔyɛtu , il peut s’agir du chef de terre ou du commissaire de police. Et le procès est caractérisé par un enjeu important : dans le cas de gbáŋg , c’est une somme d’argent ; dans le cas de ʔyɛtu , les propos de l’orateur doivent permettre de trancher une question difficile et d’arriver à un verdict qui emportera l’adhésion de tous.

L'usage du verbe *di* dans ce contexte peut solliciter un complément d'objet. Le cas le plus frappant est lorsque l'on fait appel à un mot comme *lɔkɛ* venant probablement de « luck » en anglais. Cet énoncé indique que l'orateur a réduit les objecteurs au silence, notamment dans le cadre d'une plaidoirie.

- (56) a fɔ ʔyɛtɔ dí-ø -ń lɔkɛ
 la ta parole di -ACC-ACT « luck »
 'ta parole a mangé la chance' (tu as obtenu gain de cause, face à la loi)

*a fɔ ʔyɛtɔ díd-de-ńá

Il existe plusieurs autres possibilités de valoriser la parole avec d'autres verbes que *di*. Lorsque l'on est en dehors de toute situation conflictuelle et que le contexte nécessite cependant une appréciation parce qu'il s'agit tout simplement d'un arrangement amical ou d'une proposition destinée à fédérer plusieurs parties à une idée donnée, on utilise simplement *víɛɛ* 'être beau' qui donne une appréciation qualitative de la proposition qui n'a pas à être contrebalancée par une autre.

- (57) a fɔ ʔyɛtɔ víɛɛ -ńá 'tes propos sont beaux'
 la ta parole être belle-ACT (tes propositions sont intéressantes)

Lorsque au contraire, on se trouve dans un contexte problématique ou polémique, on utilise le verbe *di* ou différents substituts. Il y a d'abord des verbes comme *kpe* « entrer » qui n'utilisent pas de complément mais qui prennent *dend* « celui de » comme sujet :

- (58) a fɔ dend kpé -ø -ńá 'ce qui te revient est rentré'
 le toi propriété entrer-ACC-ACT (tu as raison)

Il y a ensuite les autres verbes comme *tu* 'suivre', *dé* 'prendre', *lo* 'tomber, prendre' ou encore *lo di* 'tomber manger' qui utilisent un complément d'objet *sód* 'route', lequel prend aussi dans ce contexte la signification de « loi ». En voici des exemples :

- (59) a fɔ ʔyɛtɔ tú -ø -ń sód 'tes propos suivent la bonne route'
 la ta parole suivre-ACC-ACT route (tu as raison)

Les énoncés (57-59) se distinguent de ceux en *di* en ce sens que l'énonciateur est conscient que cette appréciation de la situation n'engage que lui et lui seul. Alors que *di* exprime un accord évident pour toute la communauté. Après tout, on n'est pas loin de la dénomination du paragraphe précédent: « c'est ce qu'on appelle parler ; voilà qui s'appelle jouer. »

4.3. Avec un objet animé : la ressemblance. Dans son emploi statif, le verbe *di* peut s'utiliser pour exprimer une comparaison, lorsque le sujet et l'objet sont tous les deux des noms propres de personne ou lorsque le sujet est un pronom personnel et l'objet un nom de personne :

- (60) Zíenbɛ dî-na à dába ɲánd
 Zíenbɛ di-ACC-ACT l' homme cet
 'Zíenbɛ est le sosie de cet homme'

*Zíenbɛ díd-de-ná

La traduction « être sosie de » est utilisée ici faute de mieux. Sur le plan sémantique, ce genre d'énoncé exprime une identité : Zíenbɛ et cet homme sont dans le même Intérieur, ils ne font qu'un. Cette construction avec *di* se distingue de la ressemblance « ordinaire » exprimée avec le verbe *ɲa* ou encore *yí-taa*, ou encore en recourant à un verbe quelconque combiné avec le morphème discontinu de comparaison *ná...ná* :

- (61) a. fũ ɲa -ø -ná Báatɛ
 tu ressembler-ACC-ACT Báatɛ
 'tu ressembles à Báatɛ'
- b. fũun ní à Báatɛ yí -ø -ń taa
 toi et le Báatɛ sortir-ACC-ACT-RECIPRO
- c. fũun ní à Báatɛ ɲá -ø -ń taa
 toi et le Báatɛ ressembler-ACC-ACT-RECIPRO
 'toi et Baate entretenez une ressemblance'
- d. fũ ʔt -ø -ń na báatɛ ná
 tu faire-ACC-ACT comme Baatɛ comme
 'tu es comme Baate' (bâti physiquement comme lui)

La première différence est qu'avec les verbes *ɲa* ou *yí-táa* ou avec les connecteurs *na...na*, le sujet est la source d'une impression O ressentie par un énonciateur-récepteur (il me fait l'effet de O). Par contre avec le verbe *di*, le sujet est la cible du jugement O émis par un énonciateur-constructeur (je le trouve O).¹³ La seconde différence est que *di* effectue le rapprochement S - O en éliminant toute différence possible entre les deux termes.

Cette identification exprimée par *di* a un intérêt particulier, car la signification de *di* ici est déterminée à la frontière de l'ethnologie et de la langue : employer *di* dans ce contexte suppose non seulement une maîtrise de langue mais aussi une connaissance des règles sociales, à savoir qu'il est malséant de comparer ainsi quelqu'un à un membre de la famille proche : un père et son fils, sa fille, une mère et ses enfants. Ce tabou repose sur une croyance populaire selon laquelle une telle comparaison attire l'appétit des sorciers. Et pour empêcher un sorcier de nuire à l'enfant qui ressemble à son père, à sa mère, on lui met au poignet un bracelet de protection contre tout esprit maléfique.

Enfin, dans l'exemple suivant, on a certes un sujet apparent qui est inanimé, mais qui, par métonymie, renvoie à un sujet humain (ton état = toi). Le sujet peut représenter non plus une partie physique précise du corps, mais une « manière d'être » de la personne (l'odeur, le flux de la personne, les gestes, le regard, le sourire, etc.). Cet état peut donc être favorable, et dans ce cas, il se créera une entente très forte entre S et O. Il peut être défavorable, et dans ce cas, l'énoncé marque une rupture entre eux, parfois sans qu'aucune raison apparente ne justifie une telle aversion. Les exemples suivants illustrent ce cas :

(62) a. a ʊ dɔnbɔ dí-ø -fɔ-na
 le son état di -ACC-toi -ACT
 'sa manière d'être est en totale harmonie avec la tienne'

* a ʊ dɔnbɔ díd-**de**-fɔ-na

b. a ʊ dɔnbɔ bá ðì fú ε
 le son état NEG di-ACC toi NEG
 'lui et toi êtes tout le temps antagonistes'

¹³ Voir Delplanque (2006).

5. Etat « di » avec un sujet inanimé.

Comme on l'a vu plus haut, l'incompatibilité avec l'inaccompli marque une absence d'agentivité et, en même temps, une forte présence de l'énonciateur. De plus, comme nous l'avons vue avec les acceptions processives, la présence d'un sujet inanimé donne à l'énoncé une valeur détériorative ou péjorative.

5.1. Le sujet est une partie du corps : la souffrance. Nous avons pu comparer plus haut les deux verbes *di* et *ʔwɔb* dans le sens de « manger ». Ces deux verbes s'opposent également dans l'expression de la souffrance. Avec *ʔwɔb*, verbe d'activité, la douleur est un processus, ressenti quand le verbe est à l'inaccompli, révolu quand le verbe est à l'accompli. Tandis que la douleur exprimée avec *di* est un état actuel, caractérisé par l'aspect zéro :

- (63) a. a pád ʔwɔb -dɔ -ma-na 'l'anus me fait mal'
 le anus faire mal -INACC -moi-ACT
- b. a n tobd ʔwɔb-ø -ná 'j'ai eu mal à l'oreille'
 l' oreille croque-ACC-ACT
- (64) a. a pád dí-ø -ma-na 'j'ai des hémorroïdes'
 le anus di -ACC-moi-ACT
- b. a n tobd dí-ø -ma-na 'j'ai l'otite'
 mon oreille di -ACC-moi-ACT

Dans les deux cas, le sujet est une partie du corps et l'objet est un être animé qui ressent le mal. Mais avec *di*, le mal est diagnostiqué; on sait précisément qu'il est d'origine infectieuse; le Dagara croit que c'est un mal grave qui peut entraîner la mort. Par contre avec *ʔwɔb* le mal est vague, on ne l'a pas diagnostiqué. Il peut s'agir d'un abcès ou simplement d'un coup reçu de l'extérieur.

La présence d'un sujet inanimé, avons-nous dit, engendre un effet détérioratif. Mais étant donné ce que nous avons affirmé à propos de l'enjeu du verbe *di*, à savoir la vie, on peut dire que, cette fois, l'énonciateur ne fait pas simplement état d'une sensation douloureuse, mais va jusqu'à dire que sa vie est compromise, par le dysfonctionnement de son oreille, de son anus, etc., qui ne peuvent plus assurer leur fonction normale. D'ailleurs il est commun d'entendre les énoncés suivants :

Le verbe *ʔwɔb* serait possible pour dire : « la bouche me fait mal », mais impossible dans « *les plaies blessent ma bouche ».

Pour les autres parties du corps, la langue fait appel à des verbes autres que *di*. Ainsi lorsqu'il s'agit d'exprimer par exemples les maux d'yeux et de ventre, on utilise le verbe *bɛ* qui signifie « faire mal » et qui, dans ce cas précis se conjugue aussi bien à l'inaccompli qu'à l'accompli, ce qui fait de lui un verbe processif.

- (68) a. a n púɔ bɛdɛ -má -na 'mon ventre me fait mal'
le mon ventre faire mal-INACC-à moi-ACT
- b. a nínbie bɛdɛ -má -na 'mes yeux me font mal'
le mes yeux faire mal-INACC-à moi-ACT
- (69) a. a n púɔ bɛ -ø -má-na 'mon ventre me fait mal'
le mon ventre faire mal-ACC-moi-ACT
- b. a nínbie bɛ -ø -má-na 'mes yeux me font mal'
le mes yeux faire mal-ACC-moi-ACT

Le verbe *zab* 'faire mal' qui est le même verbe que « faire la bagarre, exprimer verbalement une colère », peut s'employer aussi dans ce contexte aux deux aspects, à l'accompli et à l'inaccompli :

- (70) a. a nínbie zab -da -má-na 'mes yeux me font mal'
le mes yeux faire mal-INACC-moi-ACT
- b. a nínbie záb -ø -ma-ná 'mes yeux m'ont fait mal'
le mes yeux faire mal-ACC-moi-ACT

Pour le reste des parties du corps qui souffrent d'un mal quelconque, la tête, les dents, les jambes, le coup, la poitrine, la colonne vertébrale, le genou, les côtes, la main, les doigts, les pieds, les doigts du pied, le talon, les tempes, les joues, etc., la langue renvoie au seul verbe *ʔwɔb*, et non à *di*, comme dans l'exemple (63).

5.2. Le sujet est un nom abstrait : la pénurie. Par ailleurs, *di* peut, par métaphore, référer à un manque, ou à toute sorte de phénomène qui met en jeu la survie de l'individu ou de la communauté. Le sujet est alors un nom abstrait de sens privatif comme *náng* 'pauvreté', éventuellement avec un déterminant concret comme l'argent, l'eau, le mil, etc.

- (71) a. a náng ði-ø -fú-ná ‘la pauvreté a mangé toi’
 la pauvreté di-ACC -toi-ACT (tu as un manque cruel d’argent)
- b. A kwɔn-náng di-ø -tí -ná
 l’ eau -pauvreté di-ACC-nous-ACT
 ‘la pauvreté de l’eau a mangé nous’ (nous avons une pénurie d’eau)
- c. Téngnule dènd dí-ø -ń ká-nang
 Téngnule ceux di-ACC-ACT mil-pauvreté
 ‘les gens de Téngulé manquent de mil’ (sont en disette)

La différence par rapport au cas précédent, c’est qu’ici la relation S - O est réversible, comme nous l’avons vu avec l’usage processif « brûler », mais cette fois en excluant l’aspect inaccompli, c’est pourquoi il n’est donné en illustration que l’aspect accompli en (71c).

Toutes ces tournures insistent sur l’aspect qualitatif de l’événement. Par contre pour dire que la sécheresse sévit partout (dans la durée et dans l’espace), on préférera le verbe *nyɔg* ‘attraper’, éventuellement à l’inaccompli.

- (72) a. a wád nyɔg -ø -ná téng
 la sécheresse attraper-ACC-ACT pays
 ‘la sécheresse a attrapé le pays’ (la sécheresse sévit dans le pays)
- b. a téng nyɔg -dó -na wád
 le pays attraper-INACC-ACT sécheresse
 ‘le pays attrape la sécheresse’ (le pays souffre de la sécheresse)

5.3. sujet pronom + objet inanimé: le sarcasme. Ici, nous ne sommes pas loin de la dation du nom, dans la mesure où le schème prédicatif est S *di* O *ni yúod*. Mais cette fois, l’objet est un nom concret et le sujet est un simple pronom qui réfère à l’objet :

- (73) a. di-ø -ná sínbie ni yúod
 ce di-ACC-ACT arachides avec nom
 ‘ce n’est des arachides que de nom’

*a di-**de**-ná sínbie ni yúod

Ceci veut dire que l’appellation O donnée à S par un interlocuteur est contestée par l’énonciateur, soit parce que la quantité est insuffisante, soit par ce que

la qualité est insuffisante. Lorsqu'il s'agit, comme ci-dessus, de désigner des produits alimentaires en eux-mêmes tels que des arachides, du mil, du maïs, des œufs et la viande, le locuteur porte un jugement dépréciatif sur la quantité: "le produit que tu m'as donné est si petit que sa valeur se réduit à sa dénomination". Autre exemple :

- (74) a nénd foun kò má yúod-ú k-ú ði
 la viande toi donner moi nom c'est qu'elle di-
 'la viande que tu m'as donnée, ce n'est que le nom qu'elle porte'

Par contre, lorsqu'il s'agit d'un aliment qui a été apprêté comme par exemple la bière du mil, la sauce, etc., ce qui est visé, c'est la qualité du processus de production et, par voie de conséquence, celle du produit résultant :

- (75) a di-ø -ná dáan ní yúod
 elle di-ACC-ACT bière avec nom
 'ça porte le nom de bière' (« ça, du dolo ? non, c'est du pipi de chat ! »)

*a did-**de**-ná dáan ní yúod

Il arrive que l'expansion *m yúod* soit sous-entendue. Dans ce cas, le jugement dépréciatif est toujours porté sur la quantité :

- (76) a. a di-ø-ń sínbie
 elles di- ACC-ACT arachides
 'elles s'appellent arachides'
 (la quantité est si réduite que ça n'est des arachides que par le nom)

*a did-**de**-na sínbie

- b. nénd n-ú k-ú ði
 viande c'est que-elle di-
 'c'est de la viande qu'elle s'appelle'
 (elle est si réduite en quantité qu'elle ne porte que le nom de viande)

*nénd n-ú k-ú ðid-**de**

Dans le dernier exemple, l'antéposition de l'objet est due à la focalisation, le sujet étant représenté par le pronom anaphorique *o*. Le statut obligatoirement pronomi-

nal du sujet indique que ce genre de contestation ne peut intervenir que dans un contexte où l'existence de l'objet (la viande, les arachides) est pré-construite.

5.4. Sujet pronom + objet animé. En fait, ce pronom sujet indique que ce terme est vide. De ce fait, cette tournure garde son sens péjoratif même avec un être animé, puisque celui-ci figure en position objet. S'il s'agit d'un animal, le sarcasme peut porter sur la quantité, par exemple si le client pense à la viande que l'animal représente :

- (77) a. nún n-ú k-u ði
 poule c'est que-elle di
 'elle s'appelle poule' (mais par sa taille, elle n'est poule que de nom)
- b. u di-ø -ń búo
 elle di-ACC-ACT chèvre
 'elle s'appelle chèvre'
 (mais elle est si petite qu'elle n'est chèvre que de nom)

Mais prononcé par celui qui élève la bête, ce genre d'énoncé peut exprimer l'apitoiement sur l'état de l'animal qui, s'il n'a plus que la peau sur les os, n'est pas loin de mourir ; cela est illustré par l'exemple en (77b).

Lorsque l'objet est un humain, le jugement porte toujours sur la qualité et jamais sur la quantité. Ici, l'évacuation de la position sujet a une portée tragique : les énoncés (78a,b) sont proférés quand une personne entre dans l'agonie, ou donne des signes visibles d'affaiblissement grave ; objectivement vivante, certes, mais dans notre esprit, déjà morte :

- (78) a. u di-ø -ń níd
 il di-ACC-ACT personne
 'il s'appelle personne' (il n'est plus une personne que de nom)
- *u did-**de**-na níd
- b. níd-ú k-u ði
 personne-c'est que-elle di-AOR
 'elle n'est une personne que de nom' (mais elle n'en est plus une)
- *níd-ú k-u ðid-**de**

6. Problèmes d'interprétation.

L'extrême diversité des acceptions du verbe *di* pose de nombreux problèmes d'interprétation. Avant toute chose, je souligne que le verbe *di* ici étudié garde dans tous les cas les mêmes propriétés morpho-phonologiques, notamment avec le même ton bas et les variations tonales régulières en dagara. Mais les propriétés sémio-syntaxiques font problème : on est en droit de se demander s'il s'agit du même verbe dans les usages processifs et dans les usages statifs. Récapitulons :

Tableau 1

emplois processifs	partie	Emplois statifs	partie
sujet animé			
nutrition	2.1 - 2.2	dénomination	4.1
réparation	2.3 - 2.4 - 2.5	succès	4.2
haut degré	2.6	ressemblance	4.3
sujet inanimé			
détérioration	3.1 - 3.2	souffrance	5.1
		pénurie	5.2
		sarcasme	5.3 - 5.4

6.1. Eventualité de l'homonymie. On pourrait émettre l'hypothèse d'une homonymie possible qui résulterait de l'évolution phonétique de plusieurs étymons du proto-gur : **di // *de, *du, *ti, *ni, *si ...* Cette hypothèse est à écarter pour plusieurs raisons. D'abord, nous n'avons trouvé, dans les langues de la famille Gur, aucun signifiant de forme [dentale + voyelle haute antérieure] qui traduirait une acception de *di* différente de « manger ». Alors que 80% des langues de ce groupe¹⁴ traduisent « manger » par une forme *di, ri, de*, et 20% par une forme *yi, ye*. En remontant plus loin, dans la grande famille Niger-Congo,¹⁵ il existe certes des étymons [dentale + voyelle haute antérieure] qui expriment diverses nuances de « être » et « avoir » et qui pourraient se manifester en dagara actuel dans les acceptions statives de *di* (être x au plus haut degré ou avoir la jouissance de x) : en Igbo, être = *di* ('be describable as') vs. *bu* ('be identifiable as') ; être quelque chose = *ni* en Yoruba et en Swahili, être quelque part = *ri* en Shona, etc. Mais le fait que l'étymon **Dv* veut dire manger dans un nombre considérable de langues

¹⁴ Comptage effectué dans l'index lexical fourni par Manessy (1975).

¹⁵ Voir par exemple Welmers (1973).

Niger-Congo suggère justement que l'affinité « manger - être » pourrait remonter à la nuit des temps. De toute façon, je souligne que le dagara possède par ailleurs plusieurs manières d'être (*ŋ, be, ni*) et plusieurs manières d'avoir (*təd, so*), ce qui affaiblit sérieusement la probabilité d'une étymologie **di* 'avoir ou être'.

Par ailleurs, dans d'autres langues oti-volta, le verbe « manger » présente un éventail d'acceptions également large. En mooré, on relève pour *di* les acceptions : manger, dépenser, gaspiller, consumer, envahir, profiter de, user du pouvoir (régner), assumer la responsabilité d'un acte, être initié, recourir au sortilège, être tranchant. Certes, les deux langues mooré et dagara se ressemblent beaucoup; mais contrairement au dagara, le mooré a une morpho-phonologie très conservatrice, ce qui rend l'homophonie encore moins probable en mooré qu'en dagara. De plus, la séparation ethnique remonte au douzième siècle et, du point de vue culturel, les deux peuples diffèrent à tous égards. Enfin, si l'on se tourne vers le gulimancema, langue nettement plus distante à l'intérieur du groupe oti-volta, on trouve pour *di* les acceptions : manger, tuer, être nommé chef... dans un simple lexique bilingue:¹⁶ on en trouverait d'autres dans un dictionnaire plus approfondi.

A ce stade de la réflexion, l'hypothèse de l'homophonie est donc simplement improbable. Pour exclure cette hypothèse, il me paraît raisonnable de penser que la démonstration de l'unité sémantique de *di* est une condition nécessaire et suffisante. Je vais ici tenter de relever ce défi, fort du constat que les usages statifs et processifs de *di* ont au moins un point commun, à savoir l'attribution d'un nom abstrait au sujet, traduisant l'expression d'un jugement sur lui (l'expression du haut degré et celle du succès).

6.2. Approche cognitiviste vs constructiviste. A cette fin, on pourrait supposer que toutes les acceptions de *di* seraient dérivées d'une signification de base. Mais le concept « sens de base » soulève des interrogations : s'agit-il du sens le plus fréquent ? ou du premier sens qui vient à l'esprit ? Et de quel point de vue : du point de vue psycholinguistique ou de l'apprentissage ? ou du point de vue descriptif et théorique ?

Selon de nombreux chercheurs,¹⁷ le sens est basé sur l'expérience du corps et sa diversification est élaborée à travers des figures comme la métaphore et la métonymie. Une catégorie sémantique donnée est organisée autour d'un « prototype », c'est-à-dire le membre le plus « saillant » de cette catégorie et avec

¹⁶ Celui de Ouoba (1983). Pour le mooré, voir le dictionnaire de Alexandre (1953).

¹⁷ Aux Etats-Unis: Lakoff (1987), Langacker (1987 / 1991), Janda (2000). Mais aussi en France: Fauconnier (1984), Kleiber (1990).

lequel tous les autres membres sont en relation. Dans le cas qui nous intéresse, si l'on demande à un Dagara ce que le mot *di* évoque pour lui, il mentionne d'emblée la pâte de mil. Et le plus souvent, il porte la main vers la bouche ouverte, doigts assemblés. Le prototype de ce verbe polysémique est donc « manger ». Pour le verbe *ɔwɔb*, croquer, le locuteur interrogé mentionne la viande ou les arachides. Et cette fois, le geste est différent : mouvement des mâchoires, bouche fermée. L'histoire de l'humanité permet d'imaginer que le signe *ɔwɔb* a été inventé avant celui de *di*, dans la mesure où celui-ci présuppose la culture des céréales et la maîtrise du feu. Les connotations axiologiques de *di* montrent également que ce concept a été élaboré au sein d'une société organisée et dotée de normes.

Cependant, on remarquera que le prototype est, par essence, une mise en relation : manger-to, aboyer-chien, chaise-homme qui s'assied. Par conséquent, plus le concept est abstrait, plus le concept de « saillance » devient problématique et moins la relation devient spécifique. Il suffit de demander à quelqu'un ce que le verbe *viel* 'être beau, évoque pour lui' : il mentionnera une personne générique ou énumèrera des objets quelconques en disant qu'il aime les regarder. Or le propre d'une relation est d'être construite ; dans cette perspective, le prototype apparaît, non comme une donnée, mais comme un effet dont la source doit se situer à un niveau plus abstrait.¹⁸

Même en admettant qu'un mot possède un sens prototypique (*vs* des sens dérivés), celui-ci n'est qu'un contenu privilégié parmi l'ensemble des contenus pouvant être construits à partir de la même « forme » (Gestalt). Ce qui a engendré le mot « jambe », c'est une configuration mentale, telle que ce concept distingue l'avant de l'arrière ou non, et telle que ce concept — dès le départ — puisse ou non être appliqué aux animaux, aux arbres et même au soleil : étant donné que pour le Dagara le soleil se déplace, ses rayons sont des jambes. Cette « forme » n'est donc ni concrète ni statique : elle peut impliquer un mouvement, une visée et une temporalité.

Enfin, en admettant que la « saillance » est un phénomène contrôlable chez l'adulte (ce qui n'est pas toujours le cas), il n'en va pas de même chez l'enfant. Celui-ci n'accède pas directement au prototype : ce n'est que progressivement

¹⁸ Dans ce qu'il appelle une version "étendue" de la théorie cognitive, Kleiber (1990) fait remarquer que le prototype ne s'applique pas au monde réel, mais au monde "perçu" comme tel. Plutôt qu'une image mentale, le prototype serait plutôt un faisceau abstrait de propriétés typiques. Et ce faisceau ne serait qu'un effet de surface qui ne refléterait qu'une partie de l'activité mentale de l'homme.

qu'il organise mentalement le contenu des signes. Je souligne que le « mot » *di* concerne le locuteur dès la toute petite enfance (je ne parle pas de « l'acte » de manger, bien-sûr). Or l'acception « manger » cohabite manifestement, dès cet âge-là, avec l'acception « s'appeler ». Ces deux acceptions « manger » et « s'appeler » sont d'ailleurs introduites et utilisées officiellement durant la cérémonie de la dation du nom à l'enfant. Durant cette cérémonie, l'enfant « mange » un nom, et « mange » du beurre de karité en symbole d'accès à la vie des humains. Or l'appartenance contemporaine de ces deux usages de *di* au vocabulaire de l'enfant est intéressante à plusieurs égards, car dès la petite enfance, la compétence du locuteur inclut des schèmes de fonctionnement sémantique reposant sur des catégories paradigmatiques (action / état ; stable, instable) et syntagmatiques (objet friable / non friable ; concret / abstrait). Et par rapport à « vomir », on peut même imaginer la prise de conscience de la catégorie Intérieur / Extérieur et corollairement Bon / Mauvais.

Enfin, l'idée selon laquelle le sens serait basé sur l'expérience du corps est une « évidence », et en tant que telle trompeuse. En dagara, on ne comprendrait alors pas pourquoi l'épaule est une « calebasse », le mollet un « nuage », l'œil un « grain », etc. Mais l'essentiel n'est pas là : que le corps soit premier ou non, il nous faut en tout cas envisager par quelles opérations le locuteur parvient à désinvestir et réinvestir la forme sémantique pour engendrer les différentes acceptions du mot. On peut représenter ces opérations à l'aide d'un exemple classique :

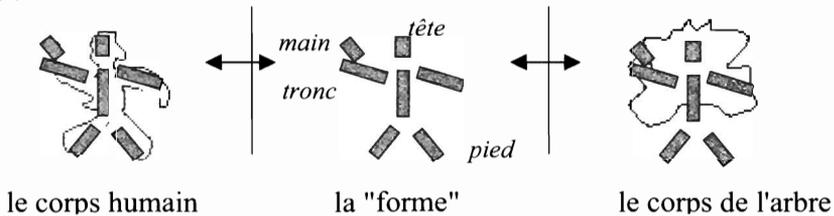


Fig. 1

7. Le verbe *DI* : invariant et variations.

L'ensemble des acceptions du verbe *di* peut être dérivé d'une caractérisation générale appelée « invariant ». Celui-ci ne correspond pas directement à aucune des significations citées, mais permet de les embrasser toutes, y compris celles qui semblent contradictoires. Il va de soi qu'on ne pourra rendre compte de cet

invariant qu'à un niveau abstrait qui justifie un certain degré de schématisation que, par égard pour le lecteur, je m'efforcerais de minimiser.

7.1. Le format notionnel de *di*. D'abord, la dualité processus / état est une propriété qui découle du statut de *di* en tant que verbe d'accomplissement, contrairement à *ʔwɔb* qui est un verbe d'activité pure. Un accomplissement consiste en effet à passer d'un état stable 1 à un état stable 2 au terme d'un processus ayant une certaine durée: l'accomplissement débouche sur un résultat: si j'ai cassé la branche (processus), alors la branche est cassée (état), elle n'a plus à être cassée. Tandis que l'activité pure ne se définit que dans la durée car, au terme du processus, on aboutit à un « vide »: si j'ai lu un livre, le livre n'a pas changé d'état; mais moi, je ne lis plus, je ne peux que me remettre à lire.

La classification « états, activités, accomplissements » correspond à la distinction « compact, dense, discret » empruntée à la topologie mathématique et appliquée aux langues naturelles dans la théorie culiolienne.¹⁹ Dans cette perspective, une notion discrète comme *di* est représentable comme un domaine structuré par une Frontière correspondant au processus qui permet de passer d'un Extérieur (E) vers un Intérieur (I). Alors qu'une notion dense comme *ʔwɔb* a un domaine tel que la Frontière et l'Intérieur se confondent : c'est une activité qui n'est validable que dans le processus et qui, à son terme, débouche sur un Extérieur.

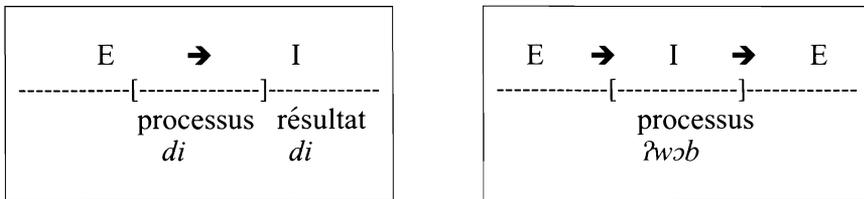


Fig. 2

Ce formatage explique la valorisation inhérente à *di* et qui est absente avec *ʔwɔb*. Pour le locuteur dagara, si l'argent est "croqué", le résultat est nul; si l'argent est "mangé", ça sert à quelque chose.

¹⁹La Théorie des Opérations Prédicatives et Enonciatives. Voir : Culioli (1990-1999), de Vogüé (1989), Franckel & Paillard (1991).

7.2. Le rôle de l'énonciation dans la sémantique de DI. Un mot prononcé dans le discours effectif est forcément déterminé par rapport au point de vue de l'énonciateur qui est considéré, dans la Théorie des Opérations Énonciatives, comme le repère-origine de l'énoncé. Ce repère détermine trois paramètres correspondant à trois types d'opérations : la relation inter-sujet (vue par So) qui intervient notamment dans la réversibilité « feu manger habit / habit manger feu » ; le repérage aspecto-temporel (vue en To) qui intervient notamment dans l'opposition « mange / a mangé » ; et la qualification de l'événement (vue en Sito) qui intervient dans la distinction manger / croquer. La solidarité de ces trois paramètres se manifeste notamment dans la commutation statif / processif.

Si l'on s'en tenait à l'acception prototypique « manger du to », on pourrait en rester là. Mais alors l'arbre cacherait la forêt puisqu'on a vu que, non seulement cet acte particulier est orienté en fonction d'une norme, mais encore que toutes les autres acceptions de *di* font intervenir une valorisation : qu'il s'agisse de réparation ou au contraire de détérioration, et qu'il s'agisse de louange, de critique ou de sarcasme. Or cette valorisation ne fait sens que dans la relation entre le sujet parlant et sa communauté. Tout se passe comme si l'énonciateur se situait à la fois dans son discours et à l'extérieur du discours : de fait, il n'y a pas d'énonciation sans « co-énonciation », c'est-à-dire sans la référence à un « autre » énonciateur, soit présent en arrière-plan dans le dialogue, soit imaginé dans le discours intérieur du locuteur. Cette dualité est notée Sito - Sit'o.²⁰

Dans tous les usages statifs de *di*, l'absence d'agentivité est en quelque sorte compensée par l'intervention de la co-énonciation. Celle-ci est évidente dans le cas de la dénomination (cf. marqueur *ka*) : S accède à O non de lui-même, mais par l'intermédiaire du donneur du nom. Dans l'expression de la réussite, le processus (jeu, parole) qui permet le passage de S à l'état O est occulté au profit d'une valorisation par le locuteur compte tenu des attentes de l'auditoire.

Dans la ressemblance, on n'a pas « S est O », mais S est traité comme O par l'énonciateur, mais ceci mérite une remarque importante. En fait, les énoncés comme (60) tels quels (affectés de l'actualisateur *-na*) marquent une similitude indiscutable de S et O. Or, la manière la plus courante d'exprimer la ressemblance avec *di* est dépourvue de l'actualisateur *-na* :

²⁰ Ce terme est emprunté à Culioli (1990-1999). Le co-énonciateur ne doit pas être confondu avec l'interlocuteur, qui n'en est qu'un cas particulier.

(79) a. Dɔnlúɔn di-ø Báaté ‘Dɔnlúɔn est le sosie de Báaté’
 Dɔnlúɔn di-ACC Báaté

*Dɔnlúɔn did-**de** Báaté

b. Zíɛnbɛ di-ø à dába ɲánd ‘Zíɛnbɛ est le sosie de cet homme’
 Zíɛnbɛ di-ACC l’ homme cet

*Zíɛnbɛ did-**de** a dába ɲánd

Je souligne que c’est la seule acception du verbe *di* qui autorise cette nuance. Faute de place, je ne peux que résumer ici la valeur de la présence / absence de cet actualisateur. Celui-ci est absent à chaque fois que le propos n’est pas ancré dans la situation de l’énonciateur (inactuel) : à l’impératif, au mode narratif et dans certaines subordinées, notamment l’hypothèse. Au contraire, *-na* indique que le propos est entièrement pris en charge dans l’espace-temps de l’énonciateur (actuel). Dans le cas de la ressemblance avec *di*, l’actualisateur *-na* marque une adhésion sans réserve de l’énonciateur à son énoncé : « S est identique à O, c’est évident pour tout le monde » (Sit’o = Sito). Au contraire, on peut dire que l’absence de *-na* marque une indétermination Sito * Sit’o, c’est-à-dire une distanciation de l’énonciateur. « S est identique à O, si je ne m’abuse, mais je peux me tromper » .

Reste à expliquer pourquoi « s’appeler » exige *-na*, alors que « ressembler » ne l’exige pas. Dans « s’appeler », le co-énonciateur est réel et éventuellement connu (la dation du nom est préconstruite) : la conformité Sito = Sit’o est alors obligatoire. Alors que dans « ressembler », la subjectivité inhérente à ce type de jugement correspond a priori à une indétermination, et laisse la place à une contestation fictive. Or on a vu justement que cette identification ne peut être formulée que compte tenu des règles de bienséance.

7.3. Nature et Fonction. Si l’on veut décrire avec précision les opérations de métaphore, il faut tenir compte des deux « couches » présentes dans le contenu sémantique du mot. La tradition rhétorique parle depuis longtemps d’analogie de forme ou de nature et d’analogie de fonction. La Nature sémantique d’un mot est un contenu de premier plan (Sito) qui répond à la question « qu’est-ce que c’est ? ». Par exemple, un panier est un objet en osier tressé ; piler, c’est frapper avec un pilon. La Fonction sémantique est un contenu d’arrière-plan (Sit’o) qui permet de répondre à la question : « A quoi ça sert ? ou d’où ça vient ? ». Par ex-

emple, un panier permet de transporter des fruits ; piler a pour effet de réduire le grain en poudre.²¹

A travers ses diverses acceptions, la Nature de *di* peut être glosée de la manière suivante : le sujet est le point d'arrivée ou l'attributaire d'un objet, ce qui peut se représenter par la visée $O \rightarrow S$. Le procès est toujours involontaire quand le sujet est inanimé : détérioration, souffrance, pénurie, sarcasme. Le procès ne peut être volontaire que si le sujet est animé : nutrition, réparation et renomination. Mais il est involontaire malgré le sujet animé dans les cas suivants : le haut degré, le succès, la ressemblance, la dénomination.

Dans les trois cas où *di* a le sens de « manger », le sujet s'attribue volontairement l'objet (nutrition, rapports familiaux, réparation). C'est l'énonciateur qui attribue la propriété *O* au sujet *S* dans les cas suivants : dénomination et renomination, ressemblance, haut degré, succès, sarcasme.

Dans le cas de la détérioration, de la souffrance et de la pénurie, l'objet *O* n'est pas « affecté » par *S* (contrairement à ce qui se passe avec les quasi-synonymes : croquer, attraper) mais, dans l'inconscient dagara, englouti par lui, ou si l'on veut, anéanti « en lui ». Je signale qu'en dagara, ce n'est pas l'homme qui a faim ou soif ; c'est la faim et la soif qui ont l'homme.

A travers ses diverses acceptions, la Fonction de *di* peut être glosée de la manière suivante : le procès effectue un centrage qualitatif tel que, étant donné une propriété *Q* et son contraire *Q'*, l'une de ces deux valeurs est exclue.

Lorsque le sujet est inanimé, on obtient toujours une valeur détériorative : $Q \rightarrow Q'$. C'est le cas de la détérioration, de la souffrance, de la pénurie et du sarcasme. Lorsque le sujet est animé, l'effet est toujours positif : $Q' \rightarrow Q$. Cette valorisation correspond aux acceptions suivantes : le haut degré et le succès (exclusion de la valeur médiocre), la nutrition, y compris dans le cas du repas propitiatoire (survie de l'individu et conformité au code social), la ressemblance parfaite (élimination de la différence) et la dénomination. Dans ce dernier cas, il s'agit bel et bien de donner à l'individu une propriété qui le distingue de tous les autres individus : *Q* par rapport à *Q'*, *Q''*.²²

Tout se passe donc comme si le point de vue adopté par le co-énonciateur (la position de *Sit'o*) dépendait à la fois de la nature \pm animé du sujet et de la qualité

²¹ Voir Delplanque (1986).

²² Rappelons que le nom individuel chez les Dagara n'appartient pas à une liste close, mais constitue un énoncé condensé qui stigmatise l'intention du dateur de nom dans les circonstances de la naissance. Par exemple, le prénom *saan ní bó* = 'qu'est-ce qu'un père?' donné au dernier-né après une querelle entre le père et le fils aîné.

escomptée. En représentant le sujet animé par S+ et le sujet inanimé par S-, cela donne la représentation suivante :

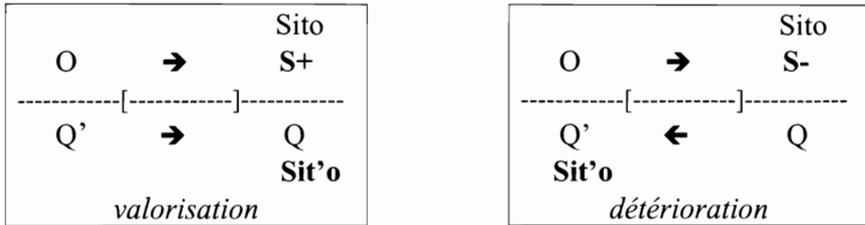


Fig. 3

Ceci montre bien que *di* n'est pas un verbe d'accomplissement quelconque. En particulier, il se distingue nettement de l'autre verbe d'absorption, à savoir *nyu*, boire. D'abord parce que ce dernier ne connaît pas d'emplois statifs. Ensuite, parce que *nyu* ne peut avoir de sujet inanimé. Enfin, parce que *nyu* n'implique pas la même valuation que *di*. Certes, boire l'eau, c'est important pour survivre. Mais, contrairement au *to* qui est la nourriture de vie et un plat élaboré, l'eau est un élément naturel et ambigu chez les Dagara : on peut dire *υ nyú-ná kùɔn* pour dire que quelqu'un s'est noyé. De plus, alors que seules les nourritures vitales sont mangeables avec *di*, n'importe quel liquide est buvable, y compris les choses secondaires, voire mauvaises pour la santé et pour le comportement social, comme l'alcool et le tabac.

En définitive, on peut gloser ainsi l'invariant de *di* à travers la diversité de ses acceptions : L'attribution d'un objet ou d'une propriété au sujet a pour effet de radicaliser la position de celui-ci dans un domaine que l'Énonciateur juge vital pour le sujet lui-même ou pour la société. Dans ce cadre général, parmi les configurations possibles, le sens prototypique de « manger » n'est que la configuration optimale : sujet animé et volontaire, objet inanimé, effet bénéfique pour le sujet et pour la société.

OUVRAGES CITES

- Alexandre, R. Pierre. 1953. *La Langue Mòré*. Mémoires de l'Institut Français d'Afrique Noire, n° 34, Dakar.
- Culioli, Antoine. 1990-1999. *Pour une Linguistique de l'Énonciation* (tomes 1, 2 & 3). Paris: Ophrys.
- Delplanque, Alain. 1986. *La Langue Dagara, Essai de Sémiologie Linguistique*. Thèse d'Etat, Université de Paris VII.
- Delplanque, Alain. 2006. « Juger d'après les apparences : le cas du français. » *Les verbes d'apparence. Travaux menés au sein de l'équipe Langues & Représentations de l'Université François-Rabelais de Tours*, éd. par Alain Delplanque. <http://edel.univ-poitiers.fr/corela/document.php?id=838>
- Fauconnier, Gilles. 1984. *Espaces Mentaux*. Paris: Editions de Minuit.
- Franckel, Jean-Jacques & Denis Paillard. 1991. « Dense-discret-compact : vers une typologie opératoire » *Travaux de linguistique et de philologie*, xxix, éd. Georges Kleiber & Gilles Roques. Strasbourg-Nancy: Klincksieck. Pp. 103-135.
- Janda, Laura. 2000. "Cognitive Linguistics", Sling2K Workshop: Cognitive Linguistics, University of North Carolina.
- Kleiber, Georges. 1990. *La sémantique du prototype*. Paris: Presses universitaires de France.
- Langacker, Ronald. 1987 / 1991. *Foundation of Cognitive Grammar*, vol.1 / 2. Stanford: Stanford University Press.
- Lakoff, George. 1987. *Women, Fire and Dangerous things*. Chicago: University of Chicago Press.
- Manessy, Gabriel. 1975. *Les Langues Oti-Volta : Classification Généalogique d'un Groupe de Langues Voltaiques*. Paris: SELAF.

- Ouoba, Bendi Benoît. 1983. *Lexique Gulimancema-Français*. Ouagadougou: Commission Nationale des Langues Voltaïques.
- Somé, Penou-Achille. 1982. *Systématique du Signifiant en Dagara : Variété Wulé*. Paris: L'Harmattan.
- Somé, Penou-Achille. 1992. *Signifiant et Société, le Cas du Dagara du Burkina Faso*. Paris: L'Harmattan.
- Somé, Penou-Achille. 2003. *Linguistique Générale : Éléments de Phonologie, de Sémantique et de Grammaire du Dagara*. Paris: L'Harmattan.
- Vendler, Zeno. 1967. "Verbs and time". *Linguistics in Philosophy*, ed. by Zeno Vendler. Ithaca, N.Y. Cornell University Press. Pp. 97-121.
- Vogüé, Sarah de. 1989. « Discret, dense, compact : les enjeux énonciatifs d'une typologie lexicale ». *La Notion de Prédicat*, éd. par JJ. Franckel, collection URA 1028, Université de Paris VII. Pp. 1-37.
- Welmers, William E. 1973. *African Language Structures*. Los Angeles: University of California Press.

Ecole Pratique des Hautes Etudes
Centre Albert Châtelet, 7^{ème} étage
6 rue Jean-Calvin
75005 Paris
penouachille@hotmail.com

[received May 27, 2007
accepted Oct. 5, 2007]